



**PARUTION LE 9 MARS 2017**

Polar (Espagne)  
Traduction : Hélène Serrano  
ISBN : 978-2-918767-68-8  
288 pages • 22 €



9 782918 767688

## COMME UN BLUES

Madrid, un soir d'hiver 1996. Un avocat demande à Carlos Ovelar de retrouver Ania, sa fille de dix-huit ans. Pourquoi faire appel à lui, simple photographe ? Parce que **dans une ancienne vie, Carlos travaillait pour les services secrets espagnols**. Il a connu les coulisses de la transition démocratique sous les ordres de son père, véritable barbouze de légende. De ces années-là, il a conservé une expérience et des contacts qui vont l'aider à se mettre sur la trace de la disparue.

L'enquête de Carlos le mène dans sa Galice natale, qu'il n'a pas vue depuis vingt ans. Sur place, il est compris qu'Ania est mêlée au trafic de cocaïne local, et qu'elle est dans de très sales draps. **Mais il va également devoir affronter les fantômes de son passé...**

Un polar baigné par la pluie et la mélancolie, à lire un verre de whisky à la main.

## AUTEUR

**Aníbal Malvar** est né en 1964 en Galice. Journaliste de profession, il traite dans ses articles de l'ETA, d'immigration et du trafic de drogues. Son précédent roman, *La Ballade des misérables*, a remporté le **prix Violeta Negra** au festival Toulouse Polars du Sud 2015.

## PRESSE

« Aníbal Malvar scelle les lèvres du polar rugissant pour ouvrir celle du conte subjectif, de la complainte mélancolique, de la sagesse populaire. » *Transfuge*.

« [*La Ballade des misérables*] dépasse l'exercice de style pour se faire, comme ses personnages, moins acteur que témoin des événements qu'il conte et d'une réalité sociale qui n'est, elle, pas de la fiction. » *Encore du Noir*.

**Asphalte éditions** • 67 rue de Reuilly • 75012 Paris

Presse : Estelle Durand (estelle.durand@asphalte-editions.com)

Libraires : Angélique Franco-Girard (angelique.franco.girard@gmail.com)



À ce moment-là, je savais déjà que j'étais un fils de pute du côté de mon père. Ce que je n'aurais jamais imaginé, c'est qu'un jour je serais obligé de tuer le Vieux, que je le buterais comme il avait buté tant de gens, que j'abattrais et rendrais à la terre celui qui n'aurait jamais dû voir le ciel. Non. À ce moment-là, tout ce qui m'intéressait, c'était de m'allonger les doigts de pied en éventail et de buller. C'était un soir pluvieux d'hiver et je n'avais rien à faire. Ou alors un bilan peut-être, mais ça c'était facile. J'avais quarante-cinq ans, une bouteille de whisky, tout mon temps et rien d'autre. Le bourdonnement d'une circulation tardive accompagnait mes gorgées alanguies de paresse. Les gens rentraient chez eux après le boulot. Ou avoir cherché du boulot. Je ne savais pas ce qu'on leur mettrait à la télé. Ni ce qui les attendait dans le frigo pour dîner. Ni si leurs enfants ramèneraient de l'école une blague idiote à raconter. Madrid, 1996. Et j'ai déjà dit que c'était l'hiver. L'hiver, l'air de Madrid est fibreux et pas facile à mâcher. Il y a tout le temps des clochards qui meurent de froid et des accidents de voiture à cause du verglas, qui forme une pellicule sur l'asphalte et ne fondra pas avant le premier jour du printemps, lorsque l'oiseau le plus téméraire de mars osera déchirer l'hymen du smog. Dehors il pleuvait, donc peu probable qu'il neige pour le moment. Ce serait agréable de voir neiger d'ici, avec un whisky tiède à force de le tripoter et de le siroter. Il neigerait dans quelques jours et le whisky serait toujours là, et moi aussi, alors ça ne faisait rien. Une neige lente et blanche, comme dans un film scandinave, comme une ligne de coke, comme le pas d'une vénérable vieille, blanche et lente. Il neigerait surtout si ce putain de téléphone arrêta de sonner une fois pour toutes.

« Allô ? »

– Monsieur Carlos Ovelar ? »

Carlos Ovelar, c'est moi, mais à ce moment-là je n'avais pas la moindre idée d'avec qui j'étais en train de parler, et ça, ça m'inquiétait. Presque personne n'a mon numéro et je ne suis pas dans l'annuaire. Dans le bref silence qui a suivi, j'ai même envisagé que cette voix se mette à invoquer Janus, déposant le cadavre de l'ancien temps devant la porte, sur le paillasson. Le cadavre puant de l'ancien temps.